

# Nathalie Roy

*Turbulences du cœur*



roman

10  
SUR  
10

— Qu'est-ce qu'on fait de beau aujourd'hui, Louis-Philippe ?

Ma coloriste est une des seules personnes que je connais qui m'appellent par mon prénom complet. Pour les autres, je suis « LP » ou « maître Rousseau ».

— Comme d'habitude, Marilou.

Elle examine mes tempes, soulève des mèches de cheveux ici et là, et réfléchit quelques instants. Elle pose ses mains sur mes épaules et m'observe d'un air interrogateur dans le miroir.

— T'es certain que tu veux une couleur aussi foncée que la dernière fois ? Il serait temps de laisser voir un peu de blanc, tu penses pas ?

Non, mais de quoi se mêle-t-elle ? De ce qui ne la regarde pas ! Marilou a beau s'occuper de ma tête depuis dix ans, ça ne lui donne pas le droit de contester mes choix. Devant mon air contrarié, elle lève les mains pour

signifier que c'est moi le patron et elle me fait son plus charmant sourire... pour lequel je flanche immédiatement. Je me radoucis d'un coup. Après tout, c'est elle, la professionnelle, elle a sans doute une bonne raison pour me faire une telle suggestion.

— Ça changerait quoi ?

— Ça serait plus naturel, moins plaqué, tu comprends ?

Peut-être, mais la vraie question est : est-ce que ça me vieillirait ? Mais ça, je n'ose pas le lui demander. Si j'entends parfois les femmes que je connais parler entre elles des rides qui apparaissent, de leurs paupières qui tombent ou des kilos qu'elles n'arrivent pas à perdre, pour moi, ça reste du domaine privé. Même avec ma coloriste.

— La prochaine fois, peut-être.

Marilou hausse les épaules et s'éloigne pour préparer ma coloration. J'en profite pour consulter mes messages. J'ai un texto qui provient d'un numéro que je ne reconnais pas. « Merci encore pour la belle soirée d'hier. On se reprend bientôt ? 🤔 »

Ah... Justine. C'est étrange, je ne me souviens pas de lui avoir donné mes coordonnées. Faut croire que les derniers whiskys sour étaient de trop. Ce que je me rappelle très bien, par contre, ce sont les moments que nous avons passés à nous embrasser dans le couloir du bar où je me suis retrouvé hier, après une journée de cul. Justine m'a fait tout oublier.

Il y a longtemps que je n'avais pas fait une rencontre comme ça, à l'improviste. D'habitude, j'utilise Tinder. C'est beaucoup plus efficace. Mais hier soir, je ne cherchais pas obligatoirement les bras d'une femme. Je voulais surtout me soûler. Et c'est ce qui est arrivé.

Alors que ma main descendait le long de son dos et qu'elle s'approchait de ses fesses, Justine a gentiment

stoppé mon geste, me proposant d'en garder pour plus tard. Nous sommes retournés prendre quelques verres et c'est là que j'ai perdu le fil. Mais, visiblement, ça s'est bien terminé puisqu'elle me relance. Je lui réponds.

« Quand tu veux »

Son retour est rapide.

« Ce soir ? »

Ça, par contre, c'est trop vite à mon goût. De toute façon, j'ai du boulot par-dessus la tête. C'est tout juste si j'ai réussi à prendre mon heure de lunch pour venir ici.

« Je suis occupé »

En envoyant le message, je constate qu'il manque de chaleur. Je remédie à la situation.

« Désolé... »

Puisqu'elle tarde à réagir, je visite ma page Facebook et je m'aperçois que Justine Landry m'a identifié dans une photo. *Fuck !* Je n'ai aucun souvenir d'avoir posé avec elle, et encore moins de lui avoir donné la permission d'utiliser mon image. Ce que je me fais toujours un devoir de préciser.

Avec appréhension, j'accède à la publication. C'est bien ce que je craignais. Je ne suis vraiment pas à mon avantage. Mon regard est flou, mon sourire est bidon et je suis évaché sur le fauteuil. À mes côtés, Justine est tout heureuse. Qui donc a pris ce cliché ?

— Ouin, ç'a fêté fort hier ? lance Marilou, surgissant, son peigne et sa bouteille de produit colorant à la main.

— Et j'en suis pas trop fier.

Pendant qu'elle applique ma couleur, je m'empresse d'écrire à Justine pour qu'elle retire la photo. Une réputation dans mon milieu, c'est si fragile.

— Bah, ça t'arrive pas si souvent, non ?

Marilou se trompe. Depuis quelques mois, je ressens le besoin de faire la fête au moins trois ou quatre

fois par semaine. Le soir, quand je ne dois pas bosser jusqu'à minuit, je me dirige inévitablement vers un de mes endroits préférés de la rue Notre-Dame, à boire du vin et des *drinks*, en me nourrissant de crevettes *pop-corn* et de charcuteries. Pas trop édifiant, comme me le rappelle souvent ma fille. Mais inutile que ma coloriste soit au courant.

— T'as raison, Marilou. J'ai bien le droit de décompresser un peu.

— C'est pas moi qui vais te juger certain. Avec la job de fous que t'as...

— Je suis pas tout seul à travailler fort.

— Peut-être, mais c'est sur le plan émotif que ça doit pas être facile.

Ça, je choisis de ne pas trop y penser. Sinon je serais incapable d'exercer ma profession. C'est pour cette raison que, lorsque j'aborde un nouveau cas, je ne le personnalise jamais. J'évite autant que possible de nommer la partie adverse et j'utilise plutôt le numéro de dossier. Et je ne m'attarde jamais à son histoire de vie. Je suis engagé pour faire un boulot et c'est ce que je fais. Point à la ligne.

— Tu t'inquiètes trop pour moi, Marilou. Tout va bien.

— Si tu le dis...

Mon téléphone vibre. Justine me confirme avoir supprimé la photo et me demande si je suis libre demain, ce qui me laisse croire que la soirée ne s'est pas mal terminée.

Je me souviens vaguement d'avoir quitté le bar pour me rendre à mon *penthouse* à pied. Et je suis convaincu que j'étais seul. Mais je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé avant mon départ. Qu'est-ce que j'ai bien pu lui raconter ? Quels gestes ai-je faits pour qu'elle veuille à ce point me revoir ? Rien de compromettant, j'espère !

Il serait peut-être utile de la rencontrer de nouveau. Et puis, elle n'était pas si mal, avec ses longues jambes et sa taille fine.

« OK pour demain soir »

« Génial. On soupe au resto ? À 20 h ? »

Je m'apprête à accepter, mais j'ai une hésitation. Suis-je libre ? Je consulte mon calendrier sur mon cellulaire et je constate que j'ai un rendez-vous à 20 heures... dont je me passerais bien. Mais comme j'ai promis à ma fille d'y être, je ne peux pas me défilier.

« 21 h 15 »

« OK, super. À demain 😊 »

Pendant que l'assistante du salon me masse la tête avec douceur au lavabo, j'essaie de trouver une solution pour faire faux bond à ma fille sans qu'elle m'en veuille. Une fois de plus.

\*

La salle de conférences du trente-septième étage est beaucoup trop vaste pour accueillir mes trois interlocuteurs. Assis devant moi, à la table qui peut loger plus de vingt personnes, ils me semblent tout petits. Et j'espère que c'est comme ça qu'ils se sentent. Pas question de les mettre en confiance en les recevant dans un local à dimension humaine. Ils sont sur *mon* territoire.

Depuis plusieurs minutes, l'avocat de la partie adverse énonce ses arguments pour me convaincre que ses clients ont droit à une compensation plus avantageuse que celle que nous leur offrons. Je l'écoute d'une oreille distraite, préférant observer au loin les couleurs éclatantes de l'automne sur le mont Royal.

À mes côtés se trouvent trois des techniciens juridiques du bureau. Mes détracteurs sont au nombre de trois, nous sommes quatre. Parmi les employés du cabinet, il y a William, mon plus fidèle collaborateur

depuis cinq ans. Un gars excessivement rigoureux, à qui rien n'échappe et qui m'a sauvé la peau à quelques reprises. Je lui dois beaucoup.

Il ne l'a jamais exprimé tel quel, mais je sais que William aurait souhaité que je le remercie en nature. Dès son embauche, j'ai compris qu'on ne jouait pas dans la même équipe. Rien n'a été dit, mais je l'ai senti, tout simplement. Et ce n'est pas son physique qui aurait pu me mettre sur la piste. William n'a rien, mais rien d'efféminé. Avec sa carrure impressionnante, sa mâchoire bien carrée et son langage corporel masculin, il transpire l'homme, comme on dit. Plus que moi à la limite.

Mon technicien n'a jamais eu de commentaires ou de gestes déplacés à mon endroit, mais je sentais que je lui plaisais. Et je trouvais la situation bien inconfortable.

Je ne comprenais pas pourquoi il croyait que je pouvais être gai ou bisexuel. Il n'y a pas plus hétéro que moi ! J'aurais pu demander qu'il soit muté avec un autre *senior*, mais sa grande compétence m'est indispensable. J'ai donc décidé de jouer cartes sur table. À ma manière.

Un soir que nous célébrions une victoire cruciale pour le cabinet, à coups de bouteilles de champagne, dans cette même salle, je lui ai proposé de m'accompagner dans un bar. J'ai choisi un endroit où j'ai la cote auprès des femmes. Et je lui ai fait la démonstration qu'il n'y avait qu'elles qui m'intéressaient sur le plan physique. William a compris le message, et ses sentiments à mon égard se sont estompés peu à peu. Nous formons maintenant un duo d'enfer.

— Maître Rousseau ? Vous me suivez ? s'enquiert le juriste.

Je sors de mes pensées et je retrouve aussitôt mon aplomb.

— Absolument. Mais comme vous le savez, notre offre est finale. C'est à prendre ou à laisser.

Mon interlocuteur me dévisage avec mépris. Je détourne les yeux, conscient que la compagnie pharmaceutique qui m'a embauché pour la défendre contre cette action collective pourrait être plus généreuse. Les effets secondaires de la prise du médicament controversé ont été bien réels pour de nombreux citoyens... Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi est-ce que je pense de cette façon ? J'ai la fâcheuse impression de ramollir depuis quelque temps. Il faut que ça cesse !

Je me lève avec assurance et j'empoigne mon dossier. Mes collègues m'imitent.

— Je comprends qu'on se reverra au tribunal, dis-je, sans toutefois l'espérer.

C'est plutôt une tactique pour les faire plier. Et en général, ça fonctionne.

— Exactement, me répond l'avocat en ne me lâchant pas des yeux.

S'il croit m'intimider, celui-là, il a tort. En plus de quinze ans de carrière, j'en ai vu d'autres !

Je tourne les talons et je sors de la pièce, accompagné de William. Mes deux autres collègues s'occupent de reconduire nos invités à la réception.

— T'as été parfait, LP. Ils vont céder, je suis certain.

— Merci, mais faut présumer de rien, tu le sais bien.

William se renfrogne comme toujours quand je brise son enthousiasme débordant. Je sais qu'il me trouve cynique et rabat-joie, mais je préfère avoir les deux pieds sur terre plutôt que de vivre dans un monde de licornes, comme dirait ma fille. Rien n'est acquis dans ce milieu, surtout pas dans le domaine de la justice qui porte parfois bien mal son nom.

En arrivant devant le bureau de mon collaborateur, je constate qu'un immense bouquet de fleurs y trône. *Fuck* ! Serait-ce son anniversaire ? Je ne peux pas croire que j'ai oublié ça !

— Des fleurs ? Ah ben ! lance-t-il, surpris.

Il attrape la carte, pendant que j'entre dans mon bureau. Je ferme la porte derrière moi et j'observe William qui lit le petit mot. Est-ce un amoureux ? Sa mère ? Un ami ? Je sais bien peu de choses sur la vie privée de William et vice-versa. Nous sommes collègues, pas amis.

J'appelle Léa, notre réceptionniste, et je lui demande si c'est bien l'anniversaire de William.

— Oui. Il a trente ans aujourd'hui.

Trente ans... neuf ans de moins que moi. Je ne me le cache pas : je reviendrais bien à cet âge. La trentaine, la décennie de tous les possibles, de tous les espoirs. Même si la mienne a été marquée par une séparation, elle m'a comblé du point de vue professionnel et financier. Je suis maintenant là où j'ai toujours voulu être : associé dans un des plus grands bureaux d'avocats de Montréal, propriétaire d'un *penthouse* de deux mille pieds carrés dans Griffintown et d'une résidence secondaire en Floride. Très loin de l'enfance de merde que j'ai connue...

— Est-ce que tu peux lui commander des boutons de manchette chez Harry Rosen ?

— Euh... lesquels ?

— Je te laisse choisir. Pas plus de trois cents dollars.

— C'est un peu vague comme demande.

— Je te fais confiance.

— Bon...

— Merci, Léa. Tu peux les faire livrer d'ici la fin de la journée, s'il te plaît ?

Je l'entends soupirer au bout du fil. Ce n'est pas la première fois qu'elle pallie mes oublis personnels. De ce côté-là, je manque clairement d'organisation.

— OK, LP. Mais la liste de mes airs lousses s'allonge de plus en plus.

— J'en prends note.

Je raccroche et je m'absorbe dans le dossier de la compagnie pharmaceutique. Je sais que je n'ai pas le droit à l'erreur et que je dois gagner. C'est la seule issue possible. La tonne de pression que je ressens sur mes épaules me donne envie de me servir un gin, mais l'heure à laquelle je m'autorise à consommer de l'alcool est encore loin. J'engouffre plutôt un caramel que j'ai attrapé sur le bureau de Léa tout à l'heure et je laisse le sucre créer son effet apaisant... qui ne dure que quelques minutes.

\*

— Merci, LP, ils sont vraiment *nice* !

William a reçu mon cadeau juste à temps. Il enfilait sa veste au moment où le livreur est arrivé.

— Tant mieux s'ils te plaisent.

— C'est sûr que...

— Que quoi ?

Il semble embarrassé et j'ignore pourquoi. Ah non ! J'espère qu'il ne me prête pas des intentions que je n'ai pas ! Peut-être que j'ai trop mis le paquet.

— En fait, j'ai jamais porté de boutons de manchette.

— Ah, OK. Il est pas trop tard pour commencer.

Soulagé, je replonge dans mon document, mais William reste stoïque à se balancer d'un pied à l'autre, devant mon bureau. Je relève la tête, je l'observe quelques instants et je comprends.

— Veux-tu les échanger ?

— Ça te dérange pas trop ?

— Non... à moins que tu penses que c'est juste pour les vieux, dis-je, mi-moqueur, mi-sérieux, en retroussant la manche de mon veston pour lui montrer mes attaches en argent massif.

— Euh, non, non. Mais comme j'ai besoin de nouvelles cravates...

— C'est ta fête, Will, pas la mienne. C'est Léa qui a la facture.

— OK, merci.

Il s'éloigne vers la sortie de mon bureau et me demande s'il doit fermer la porte.

— S'il te plaît, oui. Je vais rester tard.

Je regrette aussitôt de lui avoir donné cette précision. Tel que je le connais, William va se sentir coupable de ne pas demeurer à mes côtés. Et son visage trahit justement cette émotion.

— Envoie, va fêter ! J'imagine que t'es attendu.

— Ouais, on se ramasse une gang au Renard... Si tu veux venir nous rejoindre, ne te gêne pas.

Étrange proposition que celle-ci. Jusqu'à ce jour, William ne m'a jamais ouvert les portes de sa vie personnelle. Et c'est mieux comme ça.

— C'est fin, mais je vais vous laisser entre chums.

— Comme tu veux. Essaie de finir avant minuit, t'as les traits tirés, je trouve.

— Inquiète-toi pas. Amuse-toi bien.

— À demain, LP.

Il quitte la pièce et un grand vide m'envahit. Je secoue la tête et je me concentre sur la déclaration de mon client.

\*

— Ça fait vingt-sept dollars et trente-cinq.

Je tends ma carte de crédit au livreur de sushis. Le cabinet est maintenant plongé dans la pénombre et je semble être le seul à y travailler ce soir. J'apporte mon repas à mon bureau, mais, en passant devant la salle de conférences, j'entends un bruit suspect. Je m'arrête et je constate qu'un filet de

lumière traverse le seuil de la porte. Une réunion tardive ?

Intrigué, je tends l'oreille. Je ne distingue aucune parole, mais plutôt des sons étranges comme un frottement ou un objet qui cogne sur un autre. Pas besoin d'être perspicace pour deviner ce qui se déroule derrière la porte. La question, c'est : qui avec qui ?

Et j'imagine que, pour le savoir, il va falloir que j'attende qu'ils sortent de la pièce. À moins que... Je tâte la poignée. Ils sont vraiment imbéciles : ils ont laissé la porte déverrouillée.

J'entrouvre avec précaution, et la scène qui s'offre à moi m'excite aussitôt. Une baise intense entre Léa, à moitié dévêtue, et Antoine, un avocat spécialisé en droit immobilier, qui vient de se joindre à nous. Ça n'a pas été trop long ! Ils ont dû boire un verre au bar en bas de l'édifice pour ensuite remonter, croyant le bureau vide. Ici, les aventures entre collègues sont assez courantes. Le besoin de décompresser, je suppose.

Je me rince l'œil quelques instants. Je me doutais bien qu'elle avait de beaux seins, mais là, c'est carrément au-dessus de mes attentes. Et ils semblent naturels, en plus. Je reste encore un moment, sachant que ce sera pour moi la seule occasion de la contempler dans toute sa splendeur. Je ne ferai jamais d'avances à notre réceptionniste. C'est une question de principe. Je ne couche pas avec mes subalternes, même si j'en ai très envie. Je crains trop que ça crée des conflits et des situations gênantes.

Au bureau, l'unique aventure que je me suis autorisée a été avec Évelyne, une associée. Une histoire de cul qui a duré quelques mois, alors qu'elle était mariée, et moi, séparé. Une liaison purement sexuelle qui nous a comblés tous les deux... jusqu'à ce que son mari, un juge, la découvre. Depuis notre rupture, survenue

l'année dernière, je m'assure de ne jamais plaider devant lui.

— TABARNAK !

Je sursaute en entendant la voix d'Antoine, qui vient de m'apercevoir. *Fuck !* J'aurais dû être plus discret. Étendue sur la table, la jupe remontée sur ses cuisses, Léa regarde dans ma direction et s'empresse de cacher sa poitrine. Elle tourne son visage vers le mur, visiblement très embarrassée par la situation. Je murmure des excuses et je referme la porte.

En m'éloignant vers mon bureau, je m'en veux à mort d'avoir été trop curieux. Comment vais-je faire maintenant pour la saluer chaque matin sans avoir en tête ces images suggestives qui me troublent de désir ?



— Ça commence bien !

— Désolé, ma puce.

— J’haïs ça quand tu m’appelles de même. J’ai plus trois ans.

Je prends place à côté de ma fille, sur une petite chaise rembourrée de la salle d’attente. Romy est de mauvaise humeur. Pour dix malheureuses minutes de retard.

— Je suis resté coincé dans le trafic.

— Ben là ! T’aurais pu venir à pied. On est pas loin de ton bureau.

— T’as raison. Prochaine fois.

Depuis quelques années, je ne sais plus trop comment agir avec ma fille. Avant, chaque fois qu’on se revoyait, je lui faisais la bise ou bien je lui donnais un câlin. Mais maintenant qu’elle m’a dit qu’elle trouvait ça nul, je n’ose plus tenter de rapprochement physique. Et c’est moi qui trouve ça nul.

J'avoue que Romy a parfois le don de me paralyser et de me faire douter de moi-même comme parent. À l'entendre, je suis un père « complètement incompétent ». J'estime que c'est exagéré. Absent, oui. Et j'aimerais bien me reprendre. À condition qu'elle me laisse une vraie chance.

J'aurais préféré qu'elle choisisse un autre moyen pour rebâtir notre relation, comme jouer au tennis ensemble ou aller skier l'hiver prochain, mais elle souhaite une approche plus intime. Et je m'y prête. De mauvaise grâce, mais j'accepte d'être ici.

— Romy ? Monsieur Rousseau ?

La psychologue Louise Tanguay se présente, nous serre chaleureusement la main et nous invite à la suivre dans son bureau. Je fais signe à Romy de me précéder et je lui offre de porter son sac à dos qui a l'air assez lourd. Elle refuse et le colle contre elle. Un geste qui m'indique qu'elle n'est pas prête à s'ouvrir à moi. La séance sera longue...

La psy nous invite à nous asseoir dans deux fauteuils confortables.

— Merci d'être là tous les deux. On a un peu de retard, je...

— Ouin, c'est de sa faute aussi, m'accuse Romy.

Je ferme les yeux un instant pour encaisser les reproches.

— Euh, Romy ? C'est plutôt moi. Comme je te l'ai dit plus tôt, j'ai dû répondre à un appel urgent, je suis désolée. Vous êtes mes derniers clients de la soirée, je vous propose de continuer jusqu'à 21 h 10, d'accord ?

Ça m'irrite profondément de constater que Romy est prête à dire n'importe quoi pour me blâmer, me prendre en défaut. Mais je respire un grand coup pour éviter de dire quelque chose que je regretterais.

— Bon, alors, si j'ai bien compris, c'est toi, Romy, qui désirais une consultation ?

— Ouais, c'est une de mes amies qui m'a parlé de toi.

— De vous.

Mon intervention ne plaît pas à ma fille. Elle me fusille du regard. Mais je ne me laisse pas intimider. S'il y a une chose dont je suis fier, c'est que sa mère et moi, nous lui avons appris les bonnes manières. Ce n'est pas vrai qu'elle les perdra parce qu'elle a quinze ans.

— De vous, d'abord.

La psychologue sourit avec politesse.

— Et vous, monsieur Rousseau, comme vous avez appelé pour prendre le rendez-vous, je suppose que vous êtes d'accord avec la démarche de votre fille ?

— Euh, oui, oui.

— Pas trop, non.

— Romy, s'il te plaît.

— Avoue-le donc que tu voulais rien savoir.

— J'ai jamais dit ça. Je suis resté surpris par ta demande, mais...

— *Bullshit !*

Mme Tanguay se racle la gorge.

— Romy, ce serait important d'entendre ton père jusqu'au bout.

Elle hausse les épaules comme si elle s'en foutait, mais ce n'est pas le cas. J'ai beau ne pas être très proche d'elle, je sais que ma fille joue à l'insensible. Elle ne l'est pas, tout au contraire.

— C'est vrai que venir en thérapie, c'est pas mon premier choix. Mais je suis prêt à essayer.

La psychologue approuve du regard.

— Pourquoi tu nous dis pas, Romy, ce que tu attends de nos rencontres ?

— Je sais pas trop.

Mme Tanguay tente d'en savoir plus sur l'objectif de sa cliente, mais elle n'obtient pas plus de précisions. Machinalement, je jette un œil sur ma montre.

— T'es déjà tanné ? Ç'a pas été long !

— Je suis désolé.

— C'est ça, le problème, avec lui. Même quand il est là, il est pas là.

— Je pense ici qu'on a un bon point de départ. Romy, est-ce que tu considères que ton père a été un père absent ?

— *Damn yes !* Pis j'en ai pas mal à dire sur le sujet.

— Je t'écoute.

Et voilà que ma fille commence mon procès. Celui d'un père qui n'a jamais pris soin d'elle. Même si j'ai déjà entendu son discours à plusieurs reprises, il me crève le cœur chaque fois.



— Café ?

C'est par pure politesse que j'offre un espresso à Justine, qui a passé la nuit ici, après une soirée interminable au resto, hier. Je l'ai écoutée d'une oreille distraite me parler de sa vie ; je repensais aux propos de ma fille, que j'avais entendus un peu plus tôt. Avec la psychologue, Romy a mis ses tripes sur la table comme elle ne l'a jamais fait.

J'ai même appris qu'elle avait dressé une liste de mes qualités et de mes défauts. Dans la première, il n'y avait qu'un seul élément : « Encore pas pire beau pour son âge. » Quant à l'énumération de mes points faibles, elle comprenait les mots « égocentrique », « matérialiste »... et « macho ». Celle-là, elle est bonne ! Romy est bien la première à penser que je me crois supérieur aux femmes.

— S'il te plaît.

Je lui sers un café bien serré. Justine le regarde avec peu d'intérêt.

— J'ai pas grand-chose pour déjeuner, désolé.

— Tu manges pas le matin ?

— Oui, mais au bureau, après le gym.

— Ah... OK. Tu t'entraînes tous les jours ?

— La semaine, oui. C'est juste en bas de l'immeuble.

— Ouin, t'es un gars discipliné.

— Pas le choix.

Je constate qu'elle n'a pas touché à son café. De plus, elle est encore vêtue de mon t-shirt et ses affaires ne sont pas ramassées. C'est clair qu'elle n'est pas aussi pressée que moi. Il est presque 7 heures. Généralement, à cette heure-ci, je termine mes vingt-cinq minutes de tapis roulant. Je crois bien que je devrai laisser tomber ma séance d'exercice aujourd'hui.

— Je brise ta routine, hein, LP ?

Je réalise que je montre trop mon impatience. Un peu de politesse s'impose.

— Non, non, c'est correct. Je dois avoir du pain au congélateur. Des toasts, ça te va ?

— C'est parfait. Et si t'avais un peu de lait pour mon café, ce serait génial.

— Ça m'étonnerait.

Je regarde dans le frigo, j'écarte les bouteilles de blanc et de champagne que je garde bien au froid, et je déniche un contenant de lait de soya. Il date de la dernière visite de Romy, il y a deux semaines.

En théorie, ma fille est avec moi un week-end sur deux, mais, depuis quelque temps, c'est aléatoire et ça dépend de ses envies. J'essaie de me plier à ses horaires, mais je n'arrive pas toujours à me libérer du boulot quand elle est ici. De toute façon, elle ne tient pas à ce que je sois disponible. Par contre, pendant la période des fêtes, j'exige qu'elle respecte l'entente que

j'ai avec sa mère. Une année sur deux, nous sommes ensemble.

Justine semble satisfaite du lait de soya et de ses rôties au beurre d'amandes, un autre aliment grano de Romy. Je m'assois avec elle à l'îlot, un *shake* de protéines devant moi. Justine me regarde avec curiosité.

— Ta vie est réglée au quart de tour, je me trompe ?

— Pas tant que ça.

— En tout cas, ton appart, c'est celui d'un gars très organisé.

— Pourquoi tu dis ça ?

— La façon dont tu classes tes vêtements dans ton *walk-in*, par exemple.

Son commentaire m'irrite.

— T'as fouillé dans mes affaires ?

— Ben non. La porte était ouverte, c'est tout. Pas de panique.

— Excuse-moi.

— T'as la mèche courte. Ça fait longtemps que t'as vécu avec quelqu'un, hein ?

Je hausse les épaules en guise de réponse, n'ayant pas envie de rentrer dans les détails de ma séparation, qui date d'il y a six ans. Je lui demande plutôt des précisions sur le rangement de mes vêtements.

— Les habits de la même couleur d'un côté, les chemises blanches ensemble... Même les bas et les bobettes sont triés par couleur.

— T'as pas pu voir ça sans ouvrir les tiroirs. C'est ce que t'as fait ?

— Juste un petit peu.

Son comportement me rend perplexe. Une fille qui fouille dans les vêtements d'un gars, le premier soir qu'elle va chez lui en plus, n'annonce rien de bon.

— T'es spéciale, toi, dis-je, me retenant d'aller plus loin.

— Ah, écoute, c'est juste du linge, j'étais curieuse, c'est tout.

— Quand même.

— J'aurais jamais regardé tes papiers, promis. C'est juste que ton *walk-in*, il est impressionnant. Moi, je rêverais d'en avoir un comme ça.

Je termine ma boisson et je me lève.

— Bon, va falloir qu'on y aille. Est-ce que je te dépose quelque part ? T'habites où ?

— Rosemont, mais je vais prendre le métro.

— Non, non, je vais aller te reconduire. Faudrait se dépêcher, par contre.

Je n'ai aucune envie de me taper un détour ce matin, mais je ne suis pas à l'aise de la laisser partir en transport en commun.

— À moins que je reste ici un peu ? Le temps de me laver, de relaxer... T'as juste à me dire comment barrer la porte.

Non, mais quelle effrontée ! Comme si j'allais laisser une quasi étrangère seule chez moi. Je tente de cacher mon exaspération.

— Une autre fois, peut-être.

— OK, je vais aller m'habiller.

Elle s'éloigne vers ma chambre pendant que je range la cuisine. Je vérifie ensuite si j'ai tous les documents dont j'ai besoin aujourd'hui dans ma mallette. Mon horaire est assez chargé avec deux réunions et une conférence téléphonique. D'ailleurs, où ai-je mis mon cellulaire ? Je ne le vois nulle part. Je me dirige vers la chambre et j'aperçois Justine, étendue sur mon lit, dos à moi... et pas encore prête !

— Justine, s'il te plaît. Je vais être en retard si ça continue.

Comme elle ne répond pas, je m'approche et je constate qu'elle tente de cacher quelque chose sous mon

t-shirt, qu'elle porte toujours. Non, ce n'est pas ce que je pense !

— T'es pas en train de fouiller dans mon cellulaire ?

— Non, non...

Je ne la crois pas une seconde.

— Donne-le-moi.

Piteuse, elle s'exécute.

— De toute façon, t'as un mot de passe.

— Quand même ! Ça se fait pas.

— Je sais, excuse-moi. C'est plus fort que moi.

— C'est maladif, ton affaire.

Je suis éberlué par son insouciance. Son comportement est révoltant, rien de moins.

— C'est qui, Romy Mathieu ?

Je regarde l'écran de mon téléphone et j'aperçois un texto de ma fille, à qui nous avons donné le nom de famille de sa mère.

« Je veux plus continuer nos séances, ça sert à rien. Annule la prochaine. »

Bon, un autre caprice ! Comment peut-elle dire que c'est inutile ? On vient à peine de commencer. Au fond, son désir pourrait me soulager, puisque je n'ai jamais eu envie de cette thérapie. Mais ce serait contre mes principes de renoncer une fois que j'ai plongé. Et ça montrerait le mauvais exemple à Romy. Je crois en la persévérance, pas en l'abandon.

— En tout cas, elle a pas l'air contente. Elle parle de quoi ? Des séances de yoga ?

Je n'ai pas l'impression que la femme que j'ai devant moi est dans la fin vingtaine... On dirait une ado en manque d'attention. Il me faut peut-être agir en conséquence.

— Bon, Justine, je te le dirai pas de nouveau, faut qu'on parte. *Now !*

— OK, OK, j'ai compris.

Elle retire mon chandail, exposant sa magnifique poitrine, et me brave avec un regard coquin. Malgré mon exaspération, je ne peux m'empêcher de lui sourire. Je lui lance gentiment son soutien-gorge noir et son chemisier à pois.

— Une autre fois.

Je n'en pense rien et je trouverai bien une façon de me défilier quand elle me rappellera. Parce que je suis convaincu qu'elle le fera.

Elle me tourne le dos pour s'habiller en silence. Je reste là quelques instants à contempler la courbe de ses hanches et ses fesses bien musclées, résistant à la tentation d'envoyer un texto à William pour l'avertir de retarder ma première réunion.

\*

— Je t'ai déjà dit que j'aimais mieux que tu me textes.

— Je sais, Romy, mais je suis au volant. Tu voudrais quand même pas que j'aie un accident ?

Silence radio au bout du fil.

— Romy, réponds-moi.

— Ben non, voyons. Je suis pas une *fucking evil*.

Elle est donc ben *drama queen*, ma fille ! Bon, passons, je n'ai guère beaucoup de temps avant qu'elle entre en classe. J'aurais bien voulu lui lâcher un coup de fil plus tôt, mais la présence de Justine dans ma voiture m'invitait à la réserve. D'autant plus qu'elle n'a pas cessé de me questionner sur cette Romy, jusqu'à ce que je la dépose chez elle. J'ignore pourquoi, mais je n'avais pas envie de lui confier que je suis papa. Je l'ai donc laissée imaginer mille et un scénarios.

— Je veux te parler de ta décision de ne plus aller en thérapie.

— C'est mon droit. Tu peux pas m'obliger.

— Je le sais, mais je comprends pas pourquoi tu veux pas continuer.

— Parce que tu prends pas ça au sérieux.

— Comment ça, je prends pas ça au sérieux? C'est totalement injustifié comme commentaire.

— Arrête de faire ton avocat. T'as pas dit un mot de toute la séance. C'est clair que ça t'intéresse pas.

— Parce que t'aurais préféré que je t'écoute pas et que je passe mon temps à t'interrompre?

Je sais que Romy déteste que je lui réponde du tac au tac, « comme si j'étais en cour », me reproche-t-elle souvent. Mais c'est parfois nécessaire. Et là, je crois bien avoir marqué un point. Son mutisme est éloquent.

— Romy?

— Faut que j'y aille. La cloche vient de sonner.

Je n'ai rien entendu... Voilà un petit mensonge que je lui pardonne.

— Deux secondes. J'ai une proposition à te faire.

— Oui, *maître Rousseau*.

— *Come on*, Romy. Je suis de bonne foi, là.

— OKKKKKK...

— Bon. On va prendre un autre rendez-vous et là, vraiment, si t'es pas à l'aise, on annulera tout. *Deal?*

Elle met quelques instants à me répondre. J'attends en regardant les gens se presser aux feux pour piétons, rue Peel. Malgré le soleil éclatant de ce matin d'octobre, rares sont les passants qui sourient.

— *Deal*. Mais à une condition.

— Laquelle?

— On change de thérapeute. Je l'aime pas, elle.

— Je te rappelle que c'est toi qui l'as choisie.

— Ouin, mais elle fait pas la job.

— Au contraire, moi, je la trouve très bien. Assume tes choix, Romy.

— Ahhh, t'es gossant, des fois.

— Oui, et c'est mon rôle de l'être.

— Justement, concernant ton rôle, faudrait que tu me textes ton numéro de carte de crédit.

— Je suis ton père, Romy, pas ton guichet automatique. Il n'est pas question que je t'autorise à utiliser ma carte de crédit.

— Ben là, j'en ai besoin pour commander quelque chose.

Si jamais elle veut encore s'acheter une nouvelle paire de souliers, je l'étripe. Romy en fait une véritable obsession, en particulier pour les espadrilles *fashion*, les bottillons et les sandales à talons plats. Elle est comme sa mère qui, de son côté, collectionne surtout les escarpins. À deux, je crois qu'elles possèdent plus de deux cents paires de chaussures. Amélie a même fait aménager deux armoires pour loger tout ça.

— Quoi donc ?

— Un super *cute* t-shirt.

— Un autre ? Romy, en as-tu vraiment besoin ?

— P'pa, le jour où t'appliqueras toi-même les conseils de Pierre-Yves McSween, tu pourras me la sortir, celle-là. En attendant, je veux ce chandail-là, il est trop *nice*.

Je souris devant le sens de la répartie aiguisé de ma fille... qui ne lui vient pas des voisins. Elle a bien raison, qui suis-je pour lui faire la morale sur ses achats ? N'empêche que je ne peux pas céder à chacun de ces caprices.

— En quoi il est différent des autres que tu as déjà ?

— Y a l'inscription « Ma robe de princesse est au lavage ». Ça va trop faire parler !

— Bon, OK, j'avoue que c'est *cool*. Envoie-moi le site de la boutique et je vais m'en occuper.

— Ben là. Je voulais le faire moi-même.

— C'est ça ou c'est rien.

— OK, d'abord. Bye !

— Euh... Merci, papa, peut-être ?

— Merci, p’pa.

— Est-ce qu’on se voit en fin de semaine ?

— Je sais pas, je te texte.

Romy raccroche sans plus de façon, me laissant dans la noirceur, une fois de plus. Au moment où j’entre dans le stationnement souterrain du bureau, je me demande si le jour viendra où je pourrai parler avec ma fille sans qu’il y ait un affrontement. J’en doute, mais je ne perds pas espoir. Cette pensée m’habite tout le long de ma montée en ascenseur vers le trente-septième étage.

En ouvrant la lourde porte de la réception, je me sens embarrassé. Léa est là, devant moi, son casque d’écoute sur les oreilles. La dernière fois que je l’ai vue, elle était à demi vêtue, en pleine partie de jambes en l’air. Est-ce que son absence d’hier a un lien avec cet événement ? Pas trop mon genre de la questionner à ce sujet. Je fais donc comme si rien ne s’était passé.

— Bonjour, Léa.

— Bonjour, répond-elle sans même me regarder et sans sa chaleur habituelle.

Oups... Je pense bien que le malaise vient juste de commencer. Est-ce qu’elle croit que je la juge ? J’espère que cet incident ne nuira pas à notre relation professionnelle.

Tout comme William, notre réceptionniste m’est indispensable. Elle a toujours le mot parfait pour faire patienter un adversaire qui cherche à me joindre et elle excelle dans l’art d’inventer des excuses plausibles pour justifier mes retards, qui ne sont toutefois pas légion. Je ne peux pas me passer d’elle.

— Tu vas bien, Léa ?

— Oui.

C’est clair que je devrai trouver une façon de ramener l’harmonie entre nous. Mais ça devra attendre puisque Will souhaite me parler.

— Bonne journée, dis-je d'un ton faussement enthousiaste.

Dès que je m'approche de mon technicien, il me bombarde de nouvelles informations sur le dossier de la compagnie pharmaceutique.

— Ils veulent une rencontre en vidéoconférence le plus tôt possible. Ça sent le règlement, LP!

— Emballe-toi pas trop vite, Will. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— J'ai su qu'ils avaient présenté une évaluation des coûts d'un éventuel procès à leurs clients. Paraît qu'ils ont trouvé ça trop élevé!

— Hein ? Tu tiens ça d'où ?

— Ah, motus et bouche cousue. Je fais comme les journalistes, je protège mes sources.

Ce n'est pas la première fois que mon collègue a recours à des espions internes dans d'autres boîtes. J'ignore comment il se débrouille, mais il parvient de temps à autre à obtenir des informations privilégiées. Et ça fait bien mon affaire !

— T'es fort !

— En tout cas, si c'est ce que je pense, on va sabler le champagne ce soir. J'espère que t'as rien de prévu ?

— Non, mais attendons encore un peu avant de se réjouir. Reviens-moi quand la vidéoconférence sera confirmée.

— Parfait.

Il s'éloigne et je prends place derrière mon ordinateur, réfléchissant à la façon de désamorcer la situation avec Léa. Si je laisse ça traîner, la gêne va augmenter. Je crois qu'il faut aborder le sujet, et c'est à moi de le faire. Je songe à lui écrire un courriel, mais je rejette aussitôt cette idée qui laisse des traces. La bonne vieille méthode d'une note manuscrite me semble appropriée. Mais je lui écris quoi au juste ? Puisque l'intention,

c'est de la déculpabiliser, je devrais commencer par des excuses.

Léa,

*Je suis désolé pour mon indiscretion l'autre soir, mais sache que ça ne change rien à mon opinion sur toi. Ce que tu fais dans ta vie privée ne me regarde pas et je ne voudrais pas que ça nuise à notre bonne entente professionnelle. Donc, on oublie tout ça et on recommence à zéro, d'accord ?*

LP

*P.-S. La prochaine fois, si tu veux verrouiller la porte, le code est le 4352...*

Je plie la feuille et je retourne à la réception. Alors que Léa termine un appel, je dépose mon mot sur son bureau et je lui fais un sourire complice. Elle me regarde, intriguée, et je m'éloigne en silence.

Quelques minutes plus tard, elle m'envoie un texto.

« Merci, LP. T'es vraiment le meilleur boss au monde. Pour le code, je savais, je me suis trompée de chiffres... »

Son message me rassure. Au moins, elle n'est pas complètement inconsciente. Elle m'en écrit un deuxième :

« Ah oui, et c'est toi qui as des airs lousses maintenant. 😊 »

Je décide de profiter de son offre et je lui transfère les coordonnées de la boutique que m'a envoyées ma fille pour l'achat de son t-shirt. Le problème, c'est qu'elle n'a pas précisé la couleur ni la taille, et je n'ai pas vraiment le temps de gérer ça. Comme elle et Léa se connaissent, je me dis qu'elles pourront régler ça entre elles.

Je m'attaque ensuite à ma journée de travail, en entamant la lecture d'un jugement qui a fait jurisprudence dans une cause similaire à celle qui m'attend la semaine prochaine. Au boulot, je ne peux me permettre

d'étudier un seul cas à la fois. Je dois travailler en amont, pour être certain de toujours avoir un dossier en facturation. Je me concentre sur mon document quand Léa m'envoie un autre texto.

« Ta fille veut quinze t-shirts, c'est bien ça ? »

La ratoureuse ! Elle souhaite se faire du capital de sympathie sur mon dos, en distribuant des chandails à toutes les filles de sa classe ou quoi ? Je m'apprête à répondre à Léa qu'elle a droit à un seul article quand une image me vient en tête : celle de moi, ado, qui marche seul dans les couloirs de la poly parce que les autres me rejettent. À cette époque, j'aurais tout donné pour avoir des sous et faire partie de la gang. Si ces t-shirts peuvent la rendre encore plus populaire auprès de ses amies, pourquoi pas ? J'écris :

« Oui, merci »

Je ne suis pas certain que mon comportement serait approuvé par les spécialistes des relations parents-enfants, mais je m'en fous. Une fois n'est pas coutume. Et si ça peut me rapprocher de Romy, tant mieux.

Je prends toutefois la précaution de lui envoyer un message.

« D'accord pour tes chandails, mais on garde ça entre nous. Et pas de requêtes comme celle-là trop souvent. »

Un émoji de bonhomme sourire suit. C'est mieux que rien. Avant de me replonger dans la lecture ardue du jugement, je consulte mes courriels et l'un d'entre eux attire mon attention. Il provient d'Évelyne. Elle me demande de passer la voir quand j'aurai un moment. Elle ne mentionne pas le dossier dont elle veut discuter, ce qui est plutôt inhabituel. Je me dirige immédiatement vers son bureau.

Souhaite-t-elle me parler d'un truc personnel ? Ça me semble plausible, puisque nous sommes restés très

proches, même si on ne couche plus ensemble. Évelyne est quelqu'un pour qui j'ai une profonde admiration.

À travers la vitre, je la vois occupée au téléphone. Elle me fait signe d'entrer et de m'asseoir. Pendant qu'elle termine son appel, je l'observe. Élégante dans son tailleur marine, chaussée d'escarpins noirs Louboutin, Évelyne a l'assurance d'une femme qui vient d'une bonne famille. Ce qui est le cas.

Son père a été ambassadeur dans plusieurs pays et elle a eu accès aux meilleures écoles, en plus d'étudier à la faculté de droit de l'Université d'Oxford en Angleterre. Elle est devenue associée en même temps que moi, il y a cinq ans, alors qu'elle n'avait que trente-trois ans. Une nomination amplement méritée.

Si, de mon côté, j'ai travaillé d'arrache-pied pour arriver où je suis, je sais qu'elle a dû s'investir encore plus. Juste parce qu'elle est une femme. Une iniquité qui ne change pas assez vite à mon goût dans mon milieu.

Elle raccroche et m'offre son plus beau sourire. Je remarque toutefois que son regard est inquiet, qu'il n'a pas la même confiance que d'habitude.

— Ça va ?

— Euh, oui... et non.

— Ah bon, qu'est-ce qui se passe ?

Avant de répondre, elle se lève pour fermer les stores et nous plonger dans l'intimité. Intrigué, j'attends patiemment.

— Tu me jures que tu peux garder un secret ?

— Promis.

— Je suis enceinte.

— Ohhh... C'était prévu ?

— Non, pas du tout.

— T'es contente ?

— Oui, mais tu sais ce que ça veut dire...

Du temps où nous étions amants, Évelyne m'a confié à quel point il était difficile dans sa vie professionnelle de se tailler une place, comment certains collègues et juges insinuaient qu'elle ne faisait pas le poids... en plus de raconter qu'elle obtenait certains mandats parce qu'elle couchait avec ses clients. Oui, tout ça de nos jours...

L'arrivée d'un bébé dans le quotidien d'une associée dans un grand cabinet comme le nôtre n'est pas encore bien vue par tous. Surtout que quelques têtes fortes du bureau sont de la vieille école. Elle n'a pas fini d'en baver.

— Écoute, peut-être que ce sera pas si pire que ça. Y a quand même des gens qui ont l'esprit ouvert, ici.

— Tu crois vraiment ça, LP ? Que ceux qui sont d'accord pour accommoder les futures mamans vont le dire à ceux à qui on pense ?

— Pourquoi pas ?

— Et risquer de se les mettre à dos ?

— Il faut que ça change, Évelyne. T'es très appréciée ici, peut-être que ça va être différent parce que c'est toi.

— Tu rêves en couleurs. Ils vont faire comme si c'était correct, mais quand le bébé va être malade, ils vont me regarder de travers parce que je travaille de la maison ou que je pars en catastrophe pour aller à la garderie.

— En tout cas, tu vas avoir l'occasion de les tester.

Un moment de silence suit mon commentaire. Évelyne est perdue dans ses pensées... qui semblent plutôt sombres. Non, je ne peux pas croire qu'elle envisage l'avortement. Elle m'a toujours dit qu'elle aimait les enfants, même si elle ne voyait pas trop comment les inclure dans sa vie.

— Fais pas ça, Évelyne.

— Je sais pas si j'ai le courage de mener cette bataille-là.

— Tu seras pas toute seule.

Je me lève, je contourne son bureau, je pose mes mains sur ses épaules et je les masse doucement. Elle pousse un long soupir.

— Tu ferais ça pour moi ? Prendre mon bord ?

— Pour toi, oui. Mais aussi parce qu'il est temps que ça évolue. C'est insensé que ça arrive encore aujourd'hui.

— Tu sais à quoi tu t'exposes, LP ?

— J'en ai vu d'autres, t'inquiète pas.

— T'es fin, LP. Mais là, t'arrêtes de me masser. Ça me rappelle trop de bons souvenirs.

Je souris, heureux de constater que je lui fais toujours de l'effet. Mais je ne l'écoute pas et je continue d'appuyer mes pouces le long de sa nuque.

— Laisse-toi aller un peu, je te sens tellement stressée.

— Peut-être, oui. D'autant plus que...

Elle ne termine pas sa phrase et elle écarte mes mains de son cou.

— J'ai du travail, faut que tu files.

— D'autant plus que quoi, Évelyne ?

Je me retourne pour lui faire face. Ses grands yeux verts aux longs cils sont remplis d'eau.

— Ben voyons ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Y a juste à toi que je peux dire ça.

— Quoi ?

— Je sais pas c'est qui le père...

— T'es sérieuse ? C'est pas ton mari ?

Elle hoche la tête, découragée.

— Je suis pas certaine. Et l'autre, tu le connais.

— Quelqu'un du bureau ?

— Hum, hum...

— Oufff... c'est pas évident comme situation.

— C'est surtout pour ça que je songe à avorter.

— C'est précipité, non ? Lui, il le sait que t'es enceinte ?

— NON ! Personne est au courant à part toi. Faut vraiment que tu gardes ça pour toi, LP.

— Oui, oui... Mais, je croyais que tu t'étais assagie après nous deux.

— Ç'a l'air que c'est la seule façon que je trouve pour décompresser.

— T'as pas pensé à te mettre au yoga ? C'est moins dangereux, dis-je, moqueur.

— Ouin, mais pas mal plus plate, si tu veux mon avis.

Je la quitte en lui faisant un clin d'œil et en lui rappelant qu'elle peut compter sur moi pour aller prendre un verre... d'eau minérale.



À trente-neuf ans, Louis-Philippe Rousseau mène une existence étourdissante. Son travail d'avocat spécialisé en litiges est certes payant, mais peu louable. Il a le sentiment d'avoir échoué dans son rôle de père, et sa mère semble déçue de ses choix de vie. En pleine remise en question, il rencontre une femme qui ne correspond pas à ses standards. Pourtant, il est fasciné par sa force et sa résilience... jusqu'à en être profondément bouleversé. Serait-ce ça, le véritable amour ? Mais le passé qui les unit pourrait rendre leur histoire impossible...



*Nathalie Roy est autrice, journaliste et réalisatrice. Sa première série, La Vie épicée de Charlotte Lavigne, a connu beaucoup de succès et a été vendue en France, en Pologne et en République tchèque. Turbulences du cœur, qui met en scène un personnage principal masculin, est son dixième roman.*

 /NathalieRoyAuteure

 /nathaliero01

 /nathaliero01